

À la découverte de la Chine

Autor(en): **Montenat, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **73 (1981)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-386071>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A la découverte de la Chine

Par. J. Montenat

Une délégation du Bureau européen de coordination des organisations internationales de jeunesse (BECOIJ) a été invitée récemment par la Fédération chinoise de la jeunesse à visiter la Chine. Parmi les membres de cette délégation figurait le collègue J. Montenat qui représente la Confédération européenne des syndicats (CES) dans divers organes internationaux. Il nous donne ses intéressantes impressions de voyage dans l'article que nous reproduisons ci-dessous. Réd.

Outre la capitale Pékin – que les chinois appellent Beijing – la délégation a eu l'occasion de visiter Harbin et Shenyang au nord de la Chine, Nankin, Wuxi et Shanghai, au centre. Il s'agissait d'une découverte socio-économique à travers des visites d'entreprises, d'écoles, de maisons de jeunes, de fermes et communes populaires ainsi que par des conversations avec les syndicats, les grandes associations (union des femmes, fédération de la jeunesse).

Les quatre modernisations

En matière de sinologie, le citoyen occidental peu averti en est parfois resté à la révolution culturelle, au petit livre rouge et aux gardes de la même couleur Dès sa première discussion avec le guide, l'interprète ou quelque officiel, il s'apercevra bien vite que le vent a tourné. Certes Mao est toujours là, en portraits, en statues et dans son mausolée; mais même son successeur officiel (Huà-Guo-Feng) a dû démissionner (le 30 juin) de la présidence du Parti et si Mao n'est pas officiellement critiqué, on explique à tout visiteur que la révolution culturelle a été une catastrophe et que tout ce qui va mal résulte des erreurs et des crimes de la fameuse «bande des quatre».

Quand on creuse un peu, on s'entend dire que la révolution culturelle avait conduit à une désorganisation totale de la production industrielle, de l'éducation et de la vie sociale au profit d'un retour à la terre forcé (et mal vu des paysans). Depuis trois ans, les pouvoirs traditionnels du Parti ont été restaurés, les «organisations de masse» (syndicats, union des femmes, pionniers, ligue des jeunes communistes, fédération de la jeunesse . . .) ont repris leur rôle de courroie de transmission, la Chine a été remise sur les rails. Entreprises, écoles, universités, communes populaires sont tendues vers «les quatre modernisations»: celle de l'agriculture, celle de l'industrie, celle de la défense, celle de la science et de la technologie. Le voyageur qui s'attendait à voir un pays en révolution en est pour ses frais: il verra des hommes et des femmes au travail, des étudiants qui préparent leurs examens, des élèves studieux et disciplinés, images perçues comme bien traditionnelles, voire désuètes dans nos pays.

Modernisme et tradition

Curieusement, les efforts déployés pour tendre vers les « quatre modernisations » semblent avoir conduit la Chine à puiser dans son passé et dans ses traditions les éléments utiles non seulement à la culture individuelle (peinture, arts plastiques, musique, danse) mais aussi à la valeur de son économie. Si les chinois peuvent faire visiter des usines de machines-outils, d'instruments de mesures ou d'appareils radio et TV qui peuvent faire bonne figure sur le marché international, ils ont conservé – ou remis au goût du jour, il est difficile de le savoir – des productions traditionnelles encore peu mécanisées et très prestigieuses pour le client occidental : porcelaine, peinture sur soie, sculpture sur pierre ou sur ivoire . . . L'exposition permanente de Shanghai, qui est la vitrine exemplaire de tout ce qui est « made in China », fait bien apparaître cette double tendance au modernisme et à la tradition. Et si les « produits techniques » peuvent donner lieu à controverse, les réalisations artistiques et artisanales emportent l'adhésion de l'esprit et du cœur.

Education: le maître-mot

Ce même mélange de modernisme et de passéisme se retrouve au niveau de l'éducation, en particulier dans l'éducation officielle.

Au jardin d'enfants, bien des activités ressemblent à celles de nos écoles maternelles. Cependant les enfants sont notés (éducation morale, éducation physique, discipline, activités intellectuelles, activités manuelles); ils sont entraînés à l'accueil des visiteurs et préparés à donner des spectacles de chant et de danse, avec un classicisme et une perfection qui laissent le visiteur occidental partagé entre l'admiration et l'indignation.

Car l'éducation chinoise actuelle semble ne laisser aucun rôle à la spontanéité: ni dans la pédagogie didactique, ni dans l'éducation artistique. A l'« école moyenne » (qui correspondrait à peu près à nos classes de fin de collège et de lycée), les cours, le plus souvent magistraux, se font dans des classes de 50 élèves, en utilisant comme support des manuels nationaux. Pour l'enseignant, l'improvisation n'est pas de mise, mais la recherche et l'« amélioration de la qualité de l'enseignement » sont officiellement encouragées.

Le professeur ne dispense que 12 heures de cours et il doit utiliser au moins huit heures chaque semaine pour son propre perfectionnement. Il est vrai que les aléas de l'histoire récente ont eu des conséquences inattendues. Ainsi, beaucoup de professeurs de russe ont dû se reconverter en professeurs . . . d'anglais.

Quant aux jeunes de 14 à 18 ans qui fréquentent l'école moyenne, leurs programmes et horaires semblent lourds. Six jours par semaine, ils sont astreints à 5 heures de cours et à 2 heures d'étude surveillée (qui ne suffisent peut-être pas pour faire tout le travail personnel). Les heures d'enseignement sont entre-coupées de mouvements d'ensemble et de

séance d'éducation physique. Ils étudient leur langue maternelle, une langue étrangère (le plus souvent l'anglais), les mathématiques et les sciences de la nature, l'histoire, la géographie et la «politique», ainsi que diverses disciplines artistiques. Il s'agit donc d'un enseignement «classique» qui débouche sur un examen d'entrée dans les Collèges (qui forment des techniciens, des ingénieurs, des instituteurs et des professionnels de la santé) ou dans les Universités (qui forment des professeurs, des linguistes et des chercheurs). Quatre pour cent seulement de chaque classe d'âge a accès à l'enseignement supérieur.

Les universités elles-mêmes offrent un spectacle très traditionnel de calme studieux. Les étudiants y suivent les cours, y étudient, y logent, dans des conditions pas toujours plaisantes: vie spartiate, pression constante de la collectivité. Ils font néanmoins figure de privilégiés par rapport aux 96 % de leurs camarades pour qui la fin de l'école moyenne signifie attendre un emploi, prendre un travail ou aller à l'armée.

Les «palais de la jeunesse»

Ecoles et universités ne sont pas, loin de là, les seuls lieux où se dispense l'éducation. En fait, dans la Chine d'aujourd'hui, toute structure sociale a une fonction éducative: l'entreprise, la résidence pour travailleurs, la commune populaire à la campagne...

Dans les villes, il est très frappant de voir l'activité déployée dans les «palais de la jeunesse». Les jeunes travailleurs y viennent suivre des cours de perfectionnement professionnel (électricité, électronique, sciences physiques, dessin industriel, mathématiques, etc...), y travaillent en bibliothèque, y apprennent la musique (traditionnelle, classique ou moderne), la danse et le dessin, y viennent voir des films ou des spectacles d'opéra. Peu de pays en voie de développement peuvent afficher de telles réalisations.

Huit cent millions de ruraux

En Chine, 80 % de la population vit dans les campagnes, 20 % dans les villes: *la répartition socio-économique est celle que nous connaissons en Europe il y a deux siècles.*

La majeure partie des ruraux travaille dans les communes populaires, unités de production et d'habitation. Outre les travailleurs agricoles, la commune populaire peut comprendre des unités d'industrie légère (textile et vêtement, mobilier, appareillages divers) et agro-alimentaire. La commune a ses propres équipements collectifs et services: écoles, hôpitaux, etc... le système de rémunération des travailleurs est assez complexe et finalement peu favorable au salarié. Les travailleurs ne sont pas syndiqués: ils élisent un conseil de la commune qui assure la gestion économique et sociale de l'ensemble. Dans la mesure où la vie des communes populaires est largement conditionnée par les possibilités agricoles, la situation doit varier d'une commune à l'autre.

On peut se demander, toutefois, si, globalement, les travailleurs des communes populaires ne sont pas quelque peu défavorisés par rapport aux autres salariés. A côté des communes populaires, il existe des fermes d'Etat qui occupent à peu près les mêmes fonctions productives (culture, élevage, industries légères) mais où les travailleurs sont des salariés comme les autres. Il semble que leur personnel ne vienne pas seulement de la campagne mais aussi et surtout des villes qui y envoient des jeunes qui ont fini l'école moyenne.

L'entreprise: carcan ou providence?

Dans les villes, l'activité essentielle est l'industrie car le secteur tertiaire (hormis le commerce) est peu développé.

L'entreprise est le centre de la vie. Elle fournit le travail, donc le salaire, mais aussi, bien souvent, le logement et les équipements de santé (hôpitaux et sanatoriums). De là cette impression d'un certain corporatisme. En fait, il faut se rappeler que la plupart des entreprises se sont constituées quand la grande masse des chinois vivait dans le plus complet dénuement et il a fallu faire ce qu'on pouvait dans le cadre économique et social le plus simple et le plus immédiat par rapport au travailleur.

Les chinois travaillent 8 heures par jour, 6 jours par semaine. Ils n'ont en principe pas de congés payés sauf pour aller rendre visite à des parents éloignés. Les conditions de travail, d'hygiène et de sécurité sont comparables à celles de nos entreprises, ni meilleures, ni vraiment pires. Les salaires ouvriers s'échelonnent généralement entre 33 et 99 yuan (de 40 à 120 fr.s.) par mois (auxquelles s'ajoutent des bonus éventuels): le salaire moyen est de 50 yuan (60 fr.s.) ce qui est peu élevé même en tenant compte de la structure de consommation particulière à la vie urbaine chinoise.

Voudrait-il revendiquer davantage, le travailleur chinois aurait assez peu de chances de trouver l'appui de son syndicat. Car le rôle des syndicats, tels que ceux-ci le définissent eux-même, est d'une part de mobiliser les travailleurs pour la réalisation des quatre modernisations, d'autre part, de gérer les œuvres sociales. Dans les entreprises ils soumettent des suggestions au directeur (qui est parfois élu par le personnel), ils favorisent l'éducation et le perfectionnement professionnel des travailleurs, ils organisent une sorte de «tableau d'honneur» pour les travailleurs les plus productifs. Ils ne soutiennent les revendications des salariés que si celles-ci sont «justes»! Le droit de grève existe, mais personne, paraît-il, n'a envie de s'en servir.

Les chinois avouent que plus de quatre millions de jeunes «attendent un emploi»; 28 millions en ont obtenu un dans les trois dernières années. Pour résoudre ce problème, les responsables comptent sur le développement des activités de services, sur le dynamisme des entreprises, sur un meilleur ajustement du marché et du plan avec les restructurations de la production qui en découlent.

La multitude

Mais face au problème de l'emploi et à celui des conditions de vie de la population, la solution est – à terme – d'enrayer la croissance démographique toujours trop forte. La Chine comptera 1 200 000 000 d'habitants à la fin du siècle. Tout est mis en œuvre pour développer les moyens d'un planning familial rigoureux. Le grand mot d'ordre est: un couple, un enfant!

Car la Chine est le pays de la multitude: quelques grandes villes de plus de 10 millions d'habitants, beaucoup de villes moyennes de 2 à 3 millions d'habitants et de «petites villes» de quelques centaines de milliers d'âmes! Visitant à Shangai une «résidence pour travailleurs», la délégation de Becoij s'aperçut que celle-ci compte 23 000 familles soit 92 000 habitants, et il ne semblait pas s'agir de quelque chose d'exceptionnel. Il est difficile d'imaginer tous les problèmes que la démographie pose au pays.

Pas un pouce de terre cultivable n'est délaissé, et il semble que – sauf accident climatique comme les inondations catastrophiques de cet été – le problème des subsistances soit à peu près résolu. Certes les chinois sont pauvres; uniformité vestimentaire, logements difficilement habitables pour les occidentaux. La nuit, dans certaines gares, on voit même des gens étendus sur le sol officiellement dans l'attente d'un train... Sauf peut-être dans la sphère très étroite des dirigeants de haut niveau, on ne constate pas de richesse affichée. On ne voit aucune voiture individuelle, mais des millions de bicyclettes, des milliers d'autobus et de camions, quelques taxis et voitures de fonction ou de louage. A l'inverse, il ne semble pas qu'on rencontre une aussi grande pauvreté que dans les villes indiennes ou les favellas brésiliennes ou même les bidonvilles de certaines cités européennes. En dépit des à-coups de l'histoire et des caprices de la nature, la Chine donne l'impression d'avoir surmonté un certain nombre de difficultés majeures que rencontre l'ensemble des pays du tiers-monde.

Il n'est pas nécessaire de juger

D'un tel voyage, il est difficile de rapporter une impression une et cohérente. Devant la réalité chinoise, nos normes culturelles, nos catégories mentales et nos idées n'offrent pas un grand secours.

Bien des choses choquent, en particulier tout ce qui a trait aux libertés, aux droits individuels, à la prééminence des choix de l'homme ou de la femme par rapport aux normes établies par la collectivité. A tous les niveaux, l'être humain est soumis à la pression collective, pression éducative, presque amicale, mais omniprésente et à laquelle on ne peut échapper. De plus il n'y a aucun véritable contre-poids à la puissance du Parti relayée par les «organisations de masse». Certaines réalités sont elles-mêmes ambiguës: il est par exemple extraordinaire qu'un pays

comme la Chine assure aux jeunes une éducation jusqu'à 18 ans; mais le contenu de cette éducation fait parfois frémir nos esprits libéraux... Dans le même temps, beaucoup de choses provoquent l'émerveillement: la beauté, le charme et le pittoresque des campagnes et des cités, la magnificence des monuments et des œuvres d'art, mais aussi – et peut-être surtout – le courage, l'ardeur, l'habileté, le sourire des enfants, des jeunes, des étudiants, des travailleurs, de la population en général. Passionnante découverte que celle d'un peuple à la fois si différent et si proche du nôtre, profondément marqué par l'art et la culture.

Après quinze jours passés en Chine, il serait stupide de vouloir porter quelque jugement que ce soit. Mais on emporte une foule d'impressions, d'informations et de souvenirs qui suscitent la réflexion et le désir d'apprendre et de connaître. Ce qui est certain, c'est que la Chine actuelle présente des caractéristiques économiques et sociales très différentes de celles de la plupart des pays du tiers-monde.

La délégation du Becoij a emporté avec elle un sentiment de confiance dans la capacité de la Chine à vaincre le sous-développement. Elle a été également renforcée dans sa conviction souvent exprimée au cours du voyage: les organisations internationales de jeunesse doivent développer une stratégie commune pour le développement, la paix et la solidarité internationale.

La Fédération chinoise de la jeunesse a montré son vif désir d'approfondir des relations d'amitié et de coopération avec la jeunesse d'Europe et de France en particulier. Par delà les différences et mêmes les divergences de tels contacts sont utiles car ils apportent une meilleure compréhension et une meilleure connaissance mutuelle des réalités et des hommes: ainsi on peut faire avancer la cause du développement et de la paix.